



## Swift et Orwell : les traces d'un indéfectible intérêt

Lapraz-Severino Françoise

### Pour citer cet article

Lapraz-Severino Françoise, « Swift et Orwell : les traces d'un indéfectible intérêt », *Cycnos*, vol. 11.2 (Autour d'Orwell), 1994, mis en ligne en juin 2008.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/443>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/443>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/443.pdf>

### *Cycnos, études anglophones*

*revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice*

ISSN 1765-3118      ISSN papier 0992-1893

### AVERTISSEMENT

*Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.*

*L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.*

# EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

## Swift et Orwell : les traces d'un indéfectible intérêt

Françoise Lapraz-Severino

Université de Nice

Les références à J. Swift que l'on peut trouver sous la plume de George Orwell sont nombreuses et de toutes sortes. Si l'on consulte *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, que l'on doit à la collaboration de Sonia Orwell et Ian Angus<sup>1</sup>, on y trouvera mention du nom ou des œuvres du célèbre Doyen

- dans des lettres, comme celle qu'Orwell adressait en 1931 à Max Plowman (*CEJL*, I, p. 33), ou celle rédigée pour Brenda Salkeld (*CEJL*, II, p. 138) probablement en août 1934 ;
- dans des articles critiques, tel celui concernant Charles Dickens en 1939 (*CEJL*, I, p. 460) ou *The Vicar of Wakefield* de Goldsmith en 1944 (*CEJL*, III, p. 271) ou encore cet ouvrage de T. S. Eliot intitulé *Notes Towards the Definition of Culture* en 1948 (*CEJL*, IV, p. 457) ;
- dans des remarques autobiographiques datées de 1940 (*CEJL*, II, p. 24) ;
- dans ce que l'on pourrait appeler des billets d'humeur comme les *As I Please* d'avril et de juillet 1944 (*CEJL*, III, pp. 134 et 179) ;
- dans des articles de fond : "Literature and the Left" en 1943 (*CEJL*, II, p. 292), "The English People" en 1945 (*CEJL*, III, p. 27), "Funny But Not Vulgar" en 1945 également (*CEJL*, III, p. 285) et surtout dans "Politics vs. Literature: An Examination of *Gulliver's Travels*" en 1946 (*CEJL*, IV, pp. 205 *sqq.*).

Si l'on ajoute à ces écrits une conversation imaginaire entre les deux auteurs parue dans *The Listener* le 26 novembre 1942 (non incluse dans *The Collected Essays*, et que je dois d'avoir pu lire et étudier à l'amabilité du Professeur G. Bonifas de l'Université de Nice-Sophia Antipolis)<sup>2</sup>, on peut affirmer que l'intérêt d'Orwell pour Swift est une constante dans le temps chez l'auteur d'*Animal Farm* et de *1984*.

Nous savons qu'Orwell possédait les œuvres de Swift dans sa propre bibliothèque. Il écrit à ce sujet dans l'article de *The Listener* déjà cité :

My edition of Swift's works was printed some time between 1730 and 1740. It's in twelve small volumes, with calf covers a bit the worse for wear. It's not too easy to read, the ink is faded and the long S's are a nuisance, but I prefer it to any modern edition I have seen.

Il semble qu'Orwell ait beaucoup tenu à ces ouvrages, car il écrit à Brenda Salkeld : "Did you by the way, give me back those books of Swift? It doesn't matter, only I don't want to lose them"<sup>3</sup>.

Parfois, le lecteur a la nette impression que le lien qui unit les deux écrivains par-delà les siècles est presque d'ordre physique. Orwell écrit dans son article sur Charles Dickens qu'il croit voir le visage même de Swift lorsqu'il lit ses ouvrages :

When one reads any strongly individual piece of writing, one has the impression of seeing a face somewhere behind the page. It is not necessarily the actual face of the writer. I feel this very strongly with Swift, with Defoe, with Fielding, Stendhal,

---

<sup>1</sup> *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, eds Sonia Orwell & Ian Angus, 4 vols (London: Secker and Warburg, 1968). Par la suite abrégé en *CEJL*.

<sup>2</sup> "Too Hard on Humanity, An Imaginary Interview between George Orwell and Jonathan Swift", *The Listener*, 26 novembre 1942, pp. 692-693.

<sup>3</sup> *CEJL*, I, p. 138. Orwell les avait payés cinq shillings dans une vente aux enchères campagnarde (cf. "Too Hard on Humanity").

Thackeray, Flaubert, though in several cases I do not know what these people looked like and do not want to know<sup>4</sup>.

Trois ans après la rédaction de ces lignes, il confirme, à propos du seul Swift :

I almost have the feeling that I can hear Swift speaking to me. I've a vivid picture of him in my mind's eye, with his knee-breeches and his three-cornered hat, and the snuff box and spectacles he wrote about in *Gulliver's Travels*, though I don't believe I have ever seen a portrait of him<sup>5</sup>.

Dans son *Autobiographical Note*, Orwell énumère les auteurs qu'il a toujours appréciés, à qui il a toujours été fidèle, et Swift est dans cette liste en très bonne place :

The writers I care most about and never grow tired of are Shakespeare, Swift, Fielding, Dickens, Charles Reades, Samuel Butler, Zola, Flaubert and, among modern writers, James Joyce, T. S. Eliot and D. H. Lawrence (*CEJL*, II, p. 24).

Dans "Politics vs. Literature", Orwell est encore plus précis :

Curiously enough he is one of the writers I admire with least reserve, and *Gulliver's Travels*, in particular, is a book which it seems impossible for me to grow tired of (*CEJL*, IV, p. 220).

Pour Orwell, Swift n'était donc pas un simple nom, ou encore un homme dissimulé par la célébrité de ses écrits ou de ses actes politiques. C'était un visage et une silhouette, construits par lui-même et plus ou moins conformes à la réalité, certes, mais vivants, mentalement attrayants et vers lesquels il ne cessa jamais de se tourner.

Quels sont les ouvrages de Swift que cite Orwell plus particulièrement et dont on peut penser qu'il les a lus à un moment ou à un autre dans sa remarquable édition?

A deux reprises<sup>6</sup>, Orwell cite un aphorisme de Swift qui provient de la première mouture, celle de 1706, de *Thoughts on Various Subjects*, sorte de répertoire de sentences, de réflexions brèves du Doyen sur les sujets les plus divers. Sans doute Orwell cite-t-il de mémoire, car sa version diffère légèrement de celle de Swift. Orwell écrit : "When a man of true Genius appears in the World, you may know him by this infallible Sign, that all the Dunces are in Conspiracy against him", là où Herbert Davis fournit le texte suivant : "When a true Genius appears in the World, you may know him by this infallible Sign ; that the Dunces are all in Confederacy against him"<sup>7</sup>.

C'est aussi dans *Thoughts on Various Subjects* qu'on trouvera l'aphorisme cité dans *The Listener* :

The Greatest Inventions were produced in the Times of Ignorance ; as the use of the Compass, Gunpowder and Printing ; and by the dullest nations, as the Germans<sup>8</sup>.

Dans "The English People", paru dans le *Evening Standard* du 15 décembre 1945, Orwell renvoie ses lecteurs à une œuvre relativement peu connue de Swift qu'il désigne comme un "essay on polite conversation" (il englobe probablement sous ce nom *Hints towards an Essay on Conversation* et *A Complete Collection of Genteel and Ingenious Conversation, According to the Most Polite Mode and Method Now Used At Court, and in the Best Companies of England* ). Le sujet débattu par Orwell dans son article concerne l'art d'écrire et de parler anglais, et il termine un paragraphe consacré aux différents jargons que les Anglais semblent selon lui affectionner par ce jugement sans concession et rédhitoire :

---

<sup>4</sup> *CEJL*, I, p. 460. Les œuvres originales de Swift ayant presque toutes été publiées anonymement, et donc sans portrait de l'auteur, ce que dit Orwell est plausible, mais les tableaux ou bustes représentant le Doyen étaient visibles et les éditions récentes reproduisent telle ou telle représentation...

<sup>5</sup> *The Listener*, 26 novembre 1942, p. 692.

<sup>6</sup> Il s'agit de "Literature and the Left", publié dans *Tribune* le 4 Juin 1943, et de l'article du *Listener*.

<sup>7</sup> Cf Jonathan Swift, *A Tale of a Tub, With Other Early Works 1696-1707*, ed. Herbert Davis (Oxford: Basil Blackwell, 1965), p. 242.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 242.

So much has our language been weakened that the imbecile chatter in Swift's essay on polite conversation (a satire on the upper-class talk of Swift's own day) would actually be rather a good conversation by modern standards (*CEJL*, III, p. 27).

On pourrait faire remarquer, d'ailleurs, que non seulement cette allusion mais l'ensemble de l'article d'Orwell évoque Swift et ses opinions sur les dérives langagières de sa propre époque : les longues énumérations ("Doctors, scientists, businessmen, officials, sportsmen, economists and political theorists" par exemple), la référence à un "standard English", le mot "decadence" même, etc.

Des poèmes de Swift — qui constituent trois épais volumes dans l'édition Harold Williams — Orwell cite "On a Beautiful Young Nymph Going to Bed", qui est certainement l'un des plus connus et qui l'intéresse parce qu'il mentionne la coutume commune chez les dames à l'époque de glisser des coussinets ("plumpers") dans leurs joues afin d'en modifier le contour<sup>9</sup>. Ce poème est à nouveau cité dans "Politics vs. Literature" en même temps que "The Lady's Dressing Room"<sup>10</sup>. Orwell oppose la vision répugnante de la femme qu'on y trouve à celle de Blake, qui voit dans les épigones d'Eve une essence divine.

C'est encore dans "Politics vs. Literature" que l'on trouve deux allusions à des pamphlets politiques de Swift (*CEJL*, IV, pp. 208 et 209). Le premier, présenté comme étant "one of Swift's most famous pamphlets" et dirigé contre les Hollandais, ne peut être que *The Conduct of the Allies* de novembre 1711. Orwell l'associe à la troisième partie des *Voyages de Gulliver*, où les Hollandais sont effectivement à nouveau la cible de Swift. Le second, *An Argument to prove that the Abolishing of Christianity etc*<sup>11</sup>, est associé à une œuvre majeure du Doyen, *A Tale of a Tub*. Orwell se sert de ces deux écrits pour montrer à quel point Swift peut être excessif, partial et de mauvaise foi dans ses arguments et ses jugements.

Il est intéressant d'observer enfin avec qui Orwell met Swift en parallèle sur le plan littéraire. Dans le compte rendu qu'il rédige sur *The Vicar of Wakefield*, Orwell — ce n'est pas là une idée très révolutionnaire — évoque Swift et Fielding pour en faire les précurseurs de Goldsmith :

In inveighing against social ambition, against absentee landlords, against fine clothes, gambling, duelling, cosmetics and urban raffishness generally, Goldsmith is attacking a real tendency of his time, which Swift and Fielding had also denounced after their own fashion (*CEJL*, III, p. 271).

Au cours d'un article intitulé "Funny, But Not Vulgar", paru le 28 juillet 1945 dans *Leader*, Orwell, cherchant à définir le comique anglo-saxon en vers et en prose à travers les siècles, établit des comparaisons entre les écrivains comiques britanniques et étrangers. On s'aperçoit alors qu'il mentionne Swift trois fois en l'espace de deux paragraphes: une fois, pour l'associer à Chaucer ; une seconde fois, pour le rapprocher de Chaucer, Shakespeare et des "romanciers picaresques" que sont à ses yeux Smollett, Fielding et Sterne ; une dernière fois, pour le réunir avec Boccace et Shakespeare (*CEJL*, III, p. 285). Swift est manifestement pour Orwell un repère permanent dans ses évaluations littéraires. Plus avant, dans le même article, analysant "the humour of pure fantasy", Orwell cite en exemple de cette variété du comique et de sa violence Lewis Carroll, Edward Lear, Swift et Voltaire (*CEJL*, III, p. 286).

Plus tard, dans son étude de "*Notes towards the Definition of Culture* by T.S. Eliot" parue dans l'*Observer* du 28 novembre 1948, Orwell rappelle avec une ironie certaine que Matthew Arnold, Swift et Shakespeare étaient tous trois persuadés de vivre à une époque de déclin

---

<sup>9</sup> *CEJL*, III, p. 134. Ce poème fut publié à Dublin en décembre 1734. Les vers concernés sont les suivants : "Now dextrously her Plumpers draws,/ That serve to fill her hollow Jaws". *The Poems of J. Swift*, ed. by Harold Williams (Oxford: Clarendon Press, 1958), II, p. 582, v. 17-18.

<sup>10</sup> *CEJL*, IV, p. 222. Ce poème fut publié en 1732. *The Poems of J. Swift*, op. cit. p. 524 sqq. Il est à nouveau cité dans *The Listener* de façon très exacte (v. 5-10).

<sup>11</sup> Le "etc" signifie "...in England, May, as Things now Stand, be attended with some Inconveniencies, and perhaps, not produce those many good Effects proposed thereby".

culturel, déjà! (*CEJL*, IV, p. 457). Là encore, Orwell manifeste recul et lucidité vis à vis du Doyen.

A travers ces évocations d'un Swift tout à la fois poète et prosateur, mu par des préoccupations qui avaient aussi bien trait à la morale qu'à la politique ou à la langue, Orwell laisse voir à quel point il connaissait (bien) les écrits du Doyen et à quel point ces derniers étaient devenus pour lui-même des références, des lieux de réflexion privilégiés où sa propre pensée trouvait à se définir, reprenant à son compte ou rejetant tel ou tel aspect du discours swiftien.

De toutes les œuvres de Swift, sans doute est-ce vers les *Voyages de Gulliver* qu'Orwell s'est le plus souvent tourné. Dans "Too Hard on Humanity", l'article de *The Listener* du 26 novembre 1942, Orwell confie l'extraordinaire impression faite sur son esprit d'enfant d'une première lecture, qui sera suivie de nombreuses autres :

I believe *Gulliver's Travels* has meant more to me than any other book ever written. I can't remember when I first read it, I must have been eight years old at the most, and it has lived with me ever since so that I suppose a year has never passed without my re-reading at least part of it.

Si Orwell est sincère dans ces lignes, il y a là une révélation importante pour ceux qui s'intéressent à la genèse de l'évolution intellectuelle d'Orwell. De fait, l'ouvrage le plus célèbre de Swift est abondamment cité dans "Too Hard on Humanity" (1942) et mentionné dans le "As I Please" du 7 juillet 1944, ainsi que dans "Funny, But Not Vulgar", le 28 juillet 1945. Enfin, Orwell lui consacre l'intégralité de "Politics vs Literature" en 1946, soit dix-huit pages.

Dans "As I Please" (juillet 1944), Orwell porte un jugement très sévère sur l'état de l'éducation classique de son temps et déplore qu'on oblige les potaches à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Virgile, Horace et d'autres auteurs grecs et latins, alors même qu'ils ne connaissent pas les grands chefs d'œuvre du XVIIIe siècle anglais, à commencer par *Tom Jones* de Fielding, et en poursuivant avec les *Voyages de Gulliver*, surtout lorsqu'il s'agit des derniers 'livres'(sic), avec *Robinson Crusoe*, ou *Peregrine Pickle* de Smollett, en qui il voit "one of the best novelists the English-speaking races have produced" (*CEJL*, III, p. 179).

Dans "Funny But Not Vulgar", on se souvient qu'Orwell rapproche Chaucer et Swift. Sur le thème du caractère subversif du comique, qu'il soit d'origine obscène ou politique, les deux écrivains accomplissent, aux yeux d'Orwell, la même démarche:

The point is that the modern emphasis on what is called "clean fun" is really the symptom of a general unwillingness to touch upon any serious or controversial subject. Obscenity is, after all, a kind of subversiveness. Chaucer's 'Miller's Tale' is a rebellion in the moral sphere, as *Gulliver's Travels* is a rebellion in the political sphere. The truth is that you cannot be memorably funny without at some point raising topics which the rich, the powerful and the complacent would prefer to see left alone (*CEJL*, III, p. 285).

"Politics vs Literature: An Examination of *Gulliver's Travels*" est un essai très construit qui mène une réflexion fouillée sur le chef d'œuvre du Doyen de St Patrick, appuyée sur une connaissance parfaite de l'ouvrage. Orwell ouvre son commentaire sur une analyse du personnage de Gulliver, chez qui il distingue trois avatars: le voyageur, l'idiot et l'anachorète, nécessités par son rôle littéraire de faire valoir ("stooge"), mais qui n'entachent pas une unité certaine, quand ils ne laissent pas poindre l'identité de Swift lui-même (*CEJL*, IV, pp. 205 et 206). De la tonalité générale du livre, Orwell déclare qu'elle est "rancorous" et "pessimistic" (*CEJL*, IV, p. 207), et il amène le deuxième mouvement de son article en soulignant le lien qui existe entre l'"ultime désespoir" du Doyen et ses engagements politiques (*CEJL*, IV, p. 207).

En politique, Orwell essaie de définir le conservatisme pervers (“perverse Toryism”) du Doyen à qui il refuse à la fois l’étiquette de “Jacobite” et celle de “Tory”, ce en quoi il a d’ailleurs tout à fait raison. Swift, à son avis, ne recherchait qu’un traité de paix modéré (pour achever la Guerre de Succession d’Espagne) et non pas la déroute totale de l’Angleterre<sup>12</sup>.

Sans douter de la répulsion *physique* (italiques d’Orwell) de Swift vis-à-vis de l’humanité, qui lui paraît à la base de son approche satirique, Orwell reproche au Doyen d’une part le caractère géographiquement restreint et égocentrique de ses attaques et, d’autre part, leur aspect rancunier : “He denounces injustice and oppression, but he gives no evidence of liking democracy” (*CEJL*, IV, p. 208). De l’avis d’Orwell, la satire swiftienne est dirigée d’abord contre l’Angleterre et elle provient essentiellement de l’amertume qu’il éprouvait à appartenir au “mauvais” parti.

Le caractère “réactionnaire” de la pensée swiftienne est encore mieux mis en relief, d’après Orwell, dans les rapports du Doyen avec l’esprit scientifique et la curiosité intellectuelle. A travers des exemples pris dans chacune des quatre parties des *Voyages de Gulliver*, Orwell entend montrer que Swift ne rejette pas uniquement la pseudo-science (“sham science”), mais aussi tout ce qui ressortit au savoir et à la spéculation (*CEJL*, IV, p. 209). En outre, il cherche à tout prix à séparer politique et science<sup>13</sup>. Comparant Swift à Tolstoï et à Blake, Orwell déclare qu’à leur instar Swift “hates the very idea of studying the processes of Nature” et il en veut pour preuve que chez les Houyhnhnms la raison n’est pas en premier “the power of drawing logical inferences from observed facts”<sup>14</sup> mais relève plutôt du bon sens ou de l’absence de passion et de superstition.

Est-ce à dire que Swift est un adepte de la “vie simple” ou un thuriféraire du Noble Sauvage? Tout en le niant (*CEJL*, IV, p. 211), Orwell dépeint les aspirations swiftiennes en ces termes : “His implied aim is a static, incurious civilisation — the world of his own day, a little cleaner, a little saner, with no radical change and no poking into the unknowable” (*CEJL*, IV, p. 211). Swift, dit encore Orwell, regarde le passé avec respect et montre du doigt la dégénérescence de l’homme moderne sur les cent dernières années écoulées (*CEJL*, IV, p. 211). Suit alors un long développement sur l’idéal moral, politique et intellectuel de Gulliver, tel qu’il est exprimé dans la Troisième Partie des *Voyages*. Dans le sextumvirat évoqué, Orwell a beau jeu de souligner qu’il n’y a qu’un seul chrétien. Et d’enchaîner sur le comportement réactionnaire du Doyen en matière de religion pour finir cette section sur les mots suivants : “Swift shows no sign of having any religious beliefs, at least in any ordinary sense of the words (*CEJL*, IV, p. 212).

Il semble qu’Orwell ne tienne pas compte du climat de la foi et de la religion en Angleterre en ce début du XVIIIe siècle, ni des rapports personnels de Swift avec l’Eglise Anglicane de l’époque. Ces deux aspects, qui ont été étudiés entre autres par Roland Marx, Martin Kallich ou I. Ehrenpreis<sup>15</sup>, sont analysés très différemment de nos jours.

Après avoir rappelé que Swift rejette l’idée même de progrès et entretient une haine de l’humanité, Orwell se tourne alors vers les attaques que Swift porte contre le “totalitarisme” de la société (*CEJL*, IV, p. 213). A partir d’exemples pris dans la Deuxième Partie des

---

<sup>12</sup> *CEJL*, IV, p. 207, Orwell parle cependant de relents de “collaboration” à la fin de Première Partie des *Voyages*.

<sup>13</sup> *CEJL*, IV, p. 210. Ceci est exact: il n’est que d’examiner l’attitude de Swift envers Newton.

<sup>14</sup> *CEJL*, IV, p. 211 pour les deux citations. Il y a là un jugement excessif et démenti par des remarques ultérieures quelques lignes plus loin seulement. Mais déjà en 1937 Orwell tenait des propos identiques dans *The Road to Wigam Pier* (London: Secker and Warburg, 1973), p. 189 : “To Swift, science was merely a kind of futile muckraking and the machines were non-sensical contraptions that would never work”.

<sup>15</sup> *Religion et société en Angleterre de la Réforme à nos jours* (Paris: PUF, 1978) ; *The Other End of the Egg, Religious Satire in Gulliver’s Travels* (University of Bridgeport, Conn., 1970) ; *Swift the Man, his Works and the Age* (Methuen et Harvard University Press, 1962-1983), 3 vols, respectivement.

*Voyages de Gulliver*, Orwell montre à quel point Swift paraît moderne et proche d'événements contemporains. Mais il conclut ainsi sur cet aspect :

His own views, so far as one can discern them, are not markedly liberal. No doubt he hates lords, kings, bishops, generals, ladies of fashion, orders, titles and flummery generally, but he does not seem to think better of the common people than of their rulers, or to be in favour of increased social equality, or to be enthusiastic about representative institutions (*CEJL*, IV, p. 214).

Si l'on ajoute à cela, pense Orwell, que Swift ne paraît pas prêt à se battre contre vents et marées pour la liberté de parole et de presse, on peut en déduire que "intermittently, at least, Swift was a kind of anarchist" (*CEJL*, IV, p. 215). En effet, Orwell tient que globalement l'anarchiste et le pacifiste ont en commun une tendance au totalitarisme (ce qu'il commente de façon convaincante, *CEJL*, IV, p. 215) et que, dans le cas d'espèce, l'esprit de curiosité et "good nature" faisaient défaut au Doyen (*CEJL*, IV, p. 216) (ce qui paraît fort injuste, surtout en ce qui concerne le second terme).

Pour Orwell, Swift, le rebelle et l'iconoclaste, ne peut faire figure d'homme de gauche (*CEJL*, IV, p. 216) : c'est plutôt à un "Tory anarchist" (*CEJL*, IV, p. 216) que l'on a affaire, dont l'animosité a des accents personnels, idée déjà exprimée au début de l'article. Avant de procéder à un long parallèle avec Tolstoï, Orwell affirme l'incapacité de Swift à croire que la vie ordinaire, quotidienne, vaut la peine d'être vécue (*CEJL*, IV, pp. 216 et 217).

Utilisant l'antagonisme Yahoo/Houyhnhnm de la Quatrième Partie, Orwell en termine avec l'analyse objective des *Voyages de Gulliver* en déclarant que Swift "advocates a simple refusal of life" (*CEJL*, IV, p. 219). Du modèle houyhnhnm, Orwell croit pouvoir dire qu'il démontre que pour Swift non seulement la vie présente (here and now) ne vaut pas la peine d'être vécue, mais que cet état de choses est immuable et qu'il ne servirait de rien de la sacrifier à quelque bien-être futur (*CEJL*, IV, p. 219). Orwell n'est pas surpris de voir Swift terminer ses jours dans la folie (affirmation erronée et répétée plus loin) et politiquement réactionnaire.

Ce qui reste de l'article (trois pages et demie environ) se répartit sur deux pôles d'intérêt: un paragraphe intimiste rapportant la façon dont Orwell a découvert les *Voyages de Gulliver* (version nouvelle, plus détaillée que celle donnée en 1942 dans *The Listener*)<sup>16</sup> et des considérations assez complexes sur la différence qui existe entre "agreement" et "enjoyment" face à l'objet de lecture. Pour Orwell, Swift est l'excellent exemple d'un auteur dont la popularité n'est pas démentie par les particularités inacceptables ("unacceptable") de sa vision du monde (*CEJL*, IV, p. 221). Pourquoi? Parce qu'elle est ressentie comme n'étant pas tout à fait fausse, ou plus justement, pas toujours fausse (*CEJL*, IV, p. 222).

La fin de l'article présente un auteur malade ("Swift is a diseased writer", *CEJL*, IV, p. 222), qui se sert du paradoxe essentiel de la vie tel qu'il est ressenti par tout un chacun :

Part of our minds — in any normal person it is the dominant part — believes that man is a noble animal and life is worth living: but there is also a sort of inner self which at least intermittently stands aghast at the horror of existence (*CEJL*, IV, p. 222).

Quant à la dernière phrase, peu satisfaisante, elle justifie la célébrité de Swift à travers le temps par la force de sa conviction, capable à elle seule, selon Orwell, de surmonter une pensée qui frise la folie (*CEJL*, IV, p. 223).

Quelles que soient les réserves que l'on puisse faire face à cette analyse, il faut reconnaître à Orwell une excellente connaissance des *Voyages de Gulliver*, dont il cite à plusieurs reprises

---

<sup>16</sup> *CEJL*, IV, p. 220 : "I read it first when I was eight -one day short of eight, to be exact, for I stole and furtively read the copy which was to be given me next day on my eighth birthday — and I have certainly not read it less than half a dozen times since. Its fascination seems inexhaustible. If I had to make a list of six books which were to be preserved when all others were destroyed, I would certainly put *Gulliver's Travels* among them".

les quatre Parties et davantage les deux dernières que les deux premières, ce qui est une pratique peu répandue<sup>17</sup>.

Le dialogue imaginaire entre Orwell et Swift, intitulé “Too Hard on Humanity”, est lui aussi intéressant à plus d’un titre. D’abord, parce qu’il fournit bon nombre de renseignements sur les liens “personnels” existant entre les deux grands écrivains: nous les avons évoqués au cours des pages précédentes. Ensuite, parce qu’il reprend des passages des *Voyages de Gulliver*: le chapitre VI de la Deuxième Partie et la fameuse condamnation du genre humain qu’Orwell trouve excessive ; la Troisième Partie, qui fait penser à Orwell au procès de l’incendie du Reichstag ; le chapitre VI de la Quatrième Partie où est décrite la coutume pour les chefs d’une tribu yahoo d’être entourés de sycophantes à leur dévotion et qui rappelle à Orwell le comportement de Gœbbels, Ribbentrop ou Laval ; et le dernier chapitre de la Quatrième Partie qui trahit la misanthropie profonde de Gulliver chassé du Pays des Houyhnhnms et incapable de se réadapter à la vie anglaise. Enfin, cet entretien est intéressant parce qu’il se termine sur un paragraphe où l’on voit se dessiner une partie du contenu de “Politics vs Literature”, car les mots-clés sont déjà là et le jugement final sur Swift également :

He was a great man, and yet he was partially blind. He could only see one thing at a time. His vision of human society is so penetrating, and yet in the last analysis it’s false. He could not see what the simplest person sees, that life is worth living ; and human beings, even if they are dirty and ridiculous, are mostly decent. But after all, if he could have seen that, I suppose he could not have written *Gulliver’s Travels* .

Dans l’œuvre de Swift, on peut dire que tout attire Orwell : la poésie comme la prose, l’aphorisme comme le domaine “romanesque”, le pamphlet politique comme le pamphlet littéraire.

Les nombreuses références que nous avons pu recenser entre 1931 et 1946 prouvent combien Orwell était familier de Swift, de l’homme comme de ses écrits. Les erreurs que nous avons rencontrées sont à la fois compréhensibles et pardonnables chez un écrivain qui ne fait pas profession d’exégèse swiftienne et qui, par ailleurs, se donne le mal d’aller consulter Trevelyan et son *England under Queen Anne* <sup>18</sup> pour mieux juger de la période.

Par dessus tout, c’est l’homme de conviction qu’il reconnaît en Swift, c’est le satiriste mordant, qui fascinent Orwell, bien qu’ils n’aient pas appartenu à la même chapelle politique. Mais, à lire Swift, ce qui lui procure peut-être plus encore de plaisir, c’est son style et sa langue, qui lui font écrire dans “Too Hard on Humanity” que Swift est “our greatest prose writer”. Et pour ce plaisir-là, Orwell est capable de faire abstraction de ses réticences :

Enjoyment can overwhelm disapproval even though one clearly recognises that one is enjoying something inimical<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> La Première Partie est citée onze fois ; la Deuxième, huit fois ; la Troisième, quinze fois ; la Quatrième, quatorze fois. Ces chiffres sont approximatifs, car il est parfois difficile de distinguer les occurrences.

<sup>18</sup> “Politics vs Literature”, *CEJL*, IV, p. 207.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 221.